

Le genre du journalisme. Des ambivalences de la féminisation d'une profession

Erik Neveu

Citer ce document / Cite this document :

Neveu Erik. Le genre du journalisme. Des ambivalences de la féminisation d'une profession. In: Politix, vol. 13, n°51, Troisième trimestre 2000. La cause des femmes. pp. 179-212;

doi : <https://doi.org/10.3406/polix.2000.1109>

https://www.persee.fr/doc/polix_0295-2319_2000_num_13_51_1109

Fichier pdf généré le 10/04/2018

Abstract

The Gender of Journalism. The Ambiguous Impact of the Feminisation in the French Press

Erik Neveu

Using a sample of press cuttings and interviews with female (and male) French journalists, this paper explores the impact of the growing weight of women in journalism. The study shows that gender has a significant impact both on the ascription of journalists to specific newsbeats, and on the kind of paper produced inside the same newsbeat. It explores in a second development the hypothesis of a 'feminine' style of journalistic writing. The growing importance of women among journalists suggests finally new questions on the uses of their gendered skills. Do female journalists succeed in using their specific abilities to produce a renewal of the press coverage of events? Or are they simply «highjacked» by commercial strategies searching a growing audience?

Résumé

Le genre du journalisme. Des ambivalences de la féminisation d'une profession

Erik Neveu

Cet article s'interroge, à partir d'une série d'entretiens et d'un corpus d'articles de quotidiens, sur les effets de la féminisation du journalisme en France. Il montre que la variable de genre pèse de façon mesurable sur les principes d'affectation des postes et des sujets entre hommes et femmes tant entre rubriques qu'au sein même des rubriques. Il évoque en second lieu l'hypothèse d'une écriture journalistique spécifiquement « féminine ». Le constat des avancées relatives des femmes journaliste conduit alors à de nouvelles questions relatives à l'utilisation des compétences féminines par les entreprises de presse. Les savoir-faire plus propres aux femmes s'expriment-ils dans un renouvellement du journalisme souhaité par certaines journalistes ? Ne sont-ils pas plutôt captés dans des logiques commerciales de maximisation des audiences par les services de marketing ?

Le genre du journalisme

Des ambivalences de la féminisation d'une profession

Erik NEVEU

Le monde des journalistes français a subi depuis vingt ans des changements morphologiques considérables¹. Le nombre des journalistes titulaires de la carte était de 10 000 en 1975, de 13 500 en 1980, de 22 000 en 1985, de 26 000 en 1990. Il approche aujourd'hui les 31 000. Cette explosion démographique est corrélée à des modifications profondes dans la structure et l'organisation du monde économique de la presse et des métiers du journalisme. Quatre d'entre elles ont été souvent soulignées.

L'expansion des postes de journalistes doit d'abord à un particularisme de la presse française dont la composante commercialement la plus dynamique se localise dans le secteur de la presse hebdomadaire, magazine et spécialisée qui employait en 1990 47 % des titulaires de la carte de journalisme, tandis que le poids des journalistes employés par les quotidiens de presse écrite n'est plus que 28 %. Un second trait essentiel du renouvellement de la population des journalistes tient à son rajeunissement. Plus de 55 % des journalistes français ont moins de quarante ans, plus de 20 % moins de trente ans. L'évolution s'est marquée en troisième lieu par l'entrée massive de journalistes diplômés de l'Université. A la différence de nombreux pays étrangers (Etats-Unis, Canada, Allemagne) la formation des journalistes ne

1. Cf. Institut français de presse, *Les journalistes français en 1990*, Paris, La Documentation française, 1992 ; Charron (J.-M.), *Cartes de presse*, Paris, Stock, 1993.

relève pas principalement de filières intégrées aux universités, et la profession s'est montrée depuis ses origines fort peu favorable à ce qu'un diplôme spécial soit la condition d'entrée dans une profession longtemps considérée comme s'apprenant sur le tas ou relevant d'un talent littéraire naturel². 58 % des journalistes de plus de cinquante ans n'ont ainsi aucun diplôme de type universitaire. Si la formation dans les écoles de journalisme reste le fait d'une minorité, la tendance globale s'est renversée chez les nouveaux professionnels. 85 % des journalistes de 26 à 30 ans disposent d'un diplôme universitaire, le chiffre monte même à 94 % pour les jeunes femmes journalistes. On ajoutera à ces trois premières évolutions que l'expansion de la population des journalistes et postulants au métier s'est aussi traduite, dans un climat de concurrence et de « rationalisation » croissante des procès de travail, par une montée des situations d'emploi instable : pigistes, contrats à durée déterminée³.

Le cinquième changement

Amorcé par les travaux de Padioleau et Rieffel, le développement récent d'une sociologie du journalisme en France a permis de progresser sensiblement tant dans une compréhension générale du poids croissant des logiques économiques sur la pratique journalistique⁴, que dans l'analyse des propriétés du champ journalistique ou de certains de ses sous-univers spécialisés⁵. Mais le poids d'héritages culturels et d'impensés particulièrement forts dans le monde académique français a aussi contribué à ce que, comme bien d'autres pans des sciences sociales, la sociologie du journalisme demeure largement *gender-blind*, insensible aux effets sociaux des différences de sexe. Cette difficile émergence d'interrogations sur le genre et ses effets dans les espaces professionnels trouve d'ailleurs son pendant au sein même du milieu journalistique. Tandis que dans les pays anglo-saxons en particulier les associations professionnelles de femmes journalistes ont une audience importante et contribuent au développement de nombreuses enquêtes sur l'insertion des femmes dans le métier⁶, ou l'image des femmes dans les médias, de telles associations sont encore peu

2. Cf. Ruellan (D.), *Le professionnalisme du flou*, Grenoble, PUG, 1994 et *Les pros de l'info*, Rennes, PUR, 1997, ainsi que Rossi (A.), *La professionnalisation du journalisme*, Thèse de sociologie, Marseille, EHESS, 1999.

3. Accardo (A.), *Journalistes précaires*, Bordeaux, Le Mascaret, 1998.

4. Cf. Charron (J.-M.), *Cartes de presse*, op. cit. et le récent numéro d'*Actes de la recherche en sciences sociales* (131-132, 2000) sur « Le journalisme et l'économie ».

5. Pour illustrations : Tristani-Potteaux (F.), *Les journalistes scientifiques*, Paris, Economica, 1998 ; Levêque (S.), *Les journalistes sociaux*, Rennes, PUR, 2000.

6. Pour illustration : Walsh-Childers (K.), Chance (J.), Herzog (C.), « Women Journalists Report Discriminations in Newsrooms », *Newspaper Research Journal*, 17 (3-4), 1996.

influentes en France. L'Association des femmes journalistes⁷, regroupe moins de 150 adhérentes. En soulignant combien la perception de l'association comme « féministe » peut parfois représenter un élément de réticence à l'adhésion, sa présidente souligne la difficulté des questions de genre à être érigées en France en enjeu dans l'espace professionnel⁸, alors même que les effets de la discrimination sexuelle sont vécus par de nombreuses femmes journalistes.

Or la féminisation constitue pourtant un cinquième changement essentiel du monde journalistique. Les femmes représentaient 15,3 % des journalistes en 1965, 20 % en 1974, elles sont 37,5 % en 1996. Longtemps cantonnées à la presse féminine ou féministe, elles constituent désormais la moitié de la population des nouveaux titulaires de la carte et des moins de 25 ans⁹. Le caractère discriminant de la variable de genre se matérialise immédiatement si l'on tente de corrélérer la situation des femmes journalistes aux grandes évolutions évoquées à l'instant. Les femmes pèsent de façon décisive sur le rajeunissement du milieu. Le ratio homme/femme est profondément différent selon les types de médias. Si les femmes journalistes sont aussi nombreuses que leurs collègues hommes dans le secteur en expansion de la presse périodique grand public, le ratio homme/femme était par contre de 4,6 dans la presse régionale, de 3 à la télévision et dans les quotidiens parisiens en 1990. Comme dans la plupart des milieux de travail¹⁰, les femmes sont encore proportionnellement plus nombreuses à connaître l'expérience de la précarité, moins nombreuses à occuper des postes de responsabilité. Enfin la fréquentation des filières de formation est aussi sensiblement divergente entre hommes et femmes. Cette scolarisation différentielle n'est pas sans effets sur l'accès aux postes de responsabilités et aux positions les plus prestigieuses du champ, dont Dominique Marchetti¹¹ a montré qu'il dépendait de plus en plus d'un cursus passant par les IEP et l'une des trois « grandes » écoles de journalisme (ESJ Lille, CFJ Paris, CUEJ

7. AFJ, Maison de l'Europe, 35 Rue des Francs Bourgeois, Paris 75004 (www.webbar.fr/users/afj). Des échanges sur la place des femmes et la féminisation du journalisme se développent aussi sur le forum JournaLISTE (www.multimania.com/jliste/). Cf. aussi le travail collectif dirigé par V. Barré, *Dites-le avec des femmes. Le sexisme ordinaire des médias*, Paris, CFD, 1999.

8. Natacha Henry, entretien le 11 septembre 1998.

9. Le processus de féminisation s'observe dans de nombreux pays. Les chiffres de la Grande-Bretagne sont très similaires à ceux de la France (Aldridge (M.), « The Tentatives Hell-Raisers : Identity and Mythology in Contemporary UK Press Journalism », *Media, Culture & Society*, 1, 1998). Les femmes représentent aux Etats-Unis et au Canada 39 % et 28 % des effectifs de journalistes de la presse quotidienne, 34 % et 37 % des effectifs à la télévision, chiffres qui représentent des augmentations de la part féminine allant de 7 à 17 points selon le média et le pays. Cf. Robinson (G. J.), Saint-Jean (A.), « Canadian Women Journalists : The "Other Half" of the Equation », in Weaver (D. H.), ed., *The Global Journalist*, Cresskill, Hampton Press, 1998.

10. Maruani (M.), *Travail et emploi des femmes*, Paris, La Découverte, 2000.

11. Marchetti (D.), Contribution à une sociologie des transformations du champ journalistique dans les années 1980 et 1990, Thèse de sociologie, Paris, EHESS, 1997.

Strasbourg). A l'inverse les femmes sont plus significativement détentrices de diplômes de « lettres » et « Info-com », moins porteurs professionnellement, tandis que les journalistes hommes sont, à l'inverse, plus souvent diplômés des CEP et des écoles de journalisme.

S'ils sont relativement faciles à objectiver sur des variables comme le salaire ou l'accès aux fonctions de cadre, les effets des rapports sociaux de sexe sur l'exercice du métier journalistique vont bien au-delà de ces questions, essentielles mais classiques, de sociologie du travail. On voudrait tester ici une double interrogation liée au travail journalistique : le genre influe-t-il sur les rubriques et services auxquels sont affectés les journalistes hommes et femmes ? Existe-t-il quelque chose qui puisse être associé à l'idée d'une écriture féminine, d'un style féminin de journalisme qui se traduirait par des « angles », des approches distinctes de l'information ? Les deux premières parties de ce texte s'emploient à identifier des éléments de réponse à ces questions. Elles invitent alors à deux séries complémentaires d'analyses. Les unes viseront à faire sens des différences constatées, à en rendre compte en particulier dans la logique des processus de travail dans les rédactions. Les autres se fixeront sur les ambiguïtés de ce qui peut apparaître comme une percée professionnelle des femmes journalistes. Si le monde de la presse demeure banalement de ceux où les rapports de travail expriment et médiatisent la domination masculine, il serait erroné de penser celle-ci sur le seul mode d'une « résistance¹² » au féminin et au féminisme. C'est aussi en termes de reconnaissance et de valorisation de savoir-faire associés au « féminin » qu'il faut raisonner, mais d'une valorisation inséparable de processus de captation, de canalisation de ces compétences dans le sens des logiques commerciales et managériales de l'entreprise de presse.

Cette recherche prend appui sur deux matériaux complémentaires. Le premier est constitué par un échantillon de la presse d'information générale française sur le mois de novembre 1996. Nous évoquerons essentiellement ici les résultats issus de l'analyse des quotidiens *Le Monde*, *Libération* et *Aujourd'hui-Le Parisien*¹³. Pour chacun de ces titres l'échantillon s'est limité aux articles relatifs aux questions de politique et de société en France¹⁴. Dans la mesure où le rubricage des divers journaux obéit à des modèles différents, les découpages observables ne sont pas parfaitement homogènes, mais les échantillons obtenus permettent cependant des comparaisons cohérentes. Le

12. Cockburn (C.), *In the Way of Women. Men's Resistance to Sex Equality in Organizations*, Londres, Mcmillan Press, 1991.

13. La version originale de cette recherche utilisait aussi les hebdomadaires *Le Point*, *Le Nouvel Observateur* et *L'Événement du Jeudi*. Pour alléger le texte et les données chiffrées nous n'évoquerons ces données que lorsqu'elles apportent une information contradictoire ou complémentaire à celle suggérée par les quotidiens.

14. Pour *Le Monde* les rubriques « France » et « Société ». Pour *Libération* les rubriques « L'Événement », « France-Politique » et « Vous ». Pour *Aujourd'hui* : « Fait du jour », « Economie », « Vie quotidienne » et « Politique ».

corpus ainsi constitué exclut l'essentiel des articles sur l'international¹⁵, l'économie¹⁶, la culture et le sport. Il intègre l'essentiel des articles relatifs à la vie politique, aux grands débats publics, au social. Cet échantillon regroupe près de 1 200 articles de quotidiens. Les sources intègrent aussi une analyse des organigrammes des rédactions à travers le *Média-Sid*¹⁷ et les « Ours » des titres étudiés. Elles s'appuient enfin sur une relecture *gendered* de travaux que j'ai développés depuis plusieurs années sur le journalisme politique et sur une série limitée d'entretiens conduits avec des journalistes travaillant pour l'essentiel dans la presse quotidienne¹⁸.

Le genre comme principe d'attribution de compétences

La lecture des organigrammes officiels des rédactions rend visible une première donnée : les femmes sont peu présentes aux postes de responsabilité dans la presse française. Une statistique établie à partir du *Média-Sid* 1996 sur les postes de directeur, rédacteur en chef et adjoints, éditorialistes, chefs de rubrique et grands reporters permet d'identifier 78 hommes et 16 femmes dotés de ces responsabilités au sein des quotidiens du corpus, soit moins de 16 % de cadres féminins. La proportion de femmes parmi les titulaires de fonctions de cadres est un peu supérieure dans les hebdomadaires (24 %). De façon prévisible, le choix de quotidiens nationaux et d'hebdomadaires d'information accuse une disparité hommes/femmes plus forte que les chiffres de l'ensemble de la presse française¹⁹, du fait de la plus grande « féminisation » de la presse magazine et spécialisée. On peut aussi souligner la quasi-absence des femmes aux postes les plus prestigieux. Aucune femme ne dirige un des titres de l'échantillon. Deux seulement sont alors « éditorialistes » et une seule dirige un service politique (tous ces contre-exemples concernent les hebdomadaires). A l'inverse, lorsque des

15. Sauf lorsque l'actualité internationale occupe la rubrique « Événement » de *Libération* ou « Le fait du jour » d'*Aujourd'hui*.

16. La présence de la rubrique « Economie » d'*Aujourd'hui* vient de ce qu'elle traite pour l'essentiel de questions que les autres journaux rangent en « Social » ou « Société » (Etat-providence, conflits du travail, chômage, fiscalité, etc.), elle laisse assez peu de place aux analyses de politique monétaire et économique, aux stratégies des firmes qui occupent une place importante dans la plupart des rubriques « Economie ».

17. Cet annuaire propose chaque année un organigramme actualisé des rédactions des principaux médias français

18. Ce texte est issu d'une communication aux XXV^e « Joint sessions » de l'European Consortium for Political Research (Berne, mars 1997). Une version américaine est parue sous le titre « Feminisation and Renewal of Journalism. The French Case and Beyond », in Frölich (R.), Lafky (S.), eds, *Gender, Culture and Journalism*, Iowa, Mellen Press, 2000. Je tiens à remercier J. Jääsaari, G. Robinson, L. Van Zoonen et M. Wörshing pour leurs remarques critiques ou suggestions bibliographiques. Mes remerciements vont aussi aux journalistes qui ont bien voulu m'accorder de leur temps.

19. Les chiffres globaux sont de 28,6 % de journalistes hommes à être cadres, pour 15,8 % des journalistes femmes (*Correspondance de la presse*, 17 septembre 1996).

femmes journalistes sont responsables ou responsables adjointes de rubriques, on les trouve plus facilement dans des rubriques de type « Vie pratique » (4 cas), économie et social (3 cas), culture (2 cas).

Un second constat concerne l'existence de phénomènes contrastés de féminisation selon les rubriques. S'il n'existe pas de rubriques dont les femmes soient exclues ni de rubriques dont le personnel soit totalement féminin, la répartition des spécialités professionnelles n'est pas indifférente aux effets du genre.

Une première comparaison à partir de nos échantillons du *Monde* et de *Libération* peut aider à l'expliquer. Dans ces deux titres le nombre de journalistes masculins de la rédaction qui signent des articles en novembre 1996 est à peu près double de celui des femmes. 36 signatures masculines (64 %) à *Libération*, 42 (63 %) au *Monde*²⁰. Le poids des journalistes hommes s'accroît encore en prenant en compte les contributions des correspondants locaux, très majoritairement masculins (73 % à *Libération*, 86 % au *Monde*), de sorte que sur l'ensemble des signataires d'articles sur le mois dans ces deux titres la part masculine s'élève à 67,5 % des contributeurs. Une autre statistique basée non plus sur le recensement des signataires mais sur le « genre » des articles en fonction de leur auteur n'aboutit pas à des résultats très différents. Au *Monde* 31 % de l'ensemble des articles sont « féminins » (14 % pour les articles de correspondants, 37 % pour les articles venant de la rédaction centrale). A *Libération* 32,5 % des articles sont féminins (27 % pour les correspondants, 37 % à la rédaction centrale).

Les articles masculins et féminins ne se répartissent pas de façon homogène selon les rubriques. Dans *Le Monde* les articles signés par des femmes représentent 36 % dans les pages « Société », mais seulement 24 % dans les pages « France », largement consacrées à l'actualité politique. Un autre calcul fait ressortir cette différence : 55,5 % de l'ensemble des articles féminins se trouvent dans les pages « Société » tandis que 60,5 % des articles masculins sont en « France ». Une analyse plus détaillée fait ressortir des différences significatives. La contribution des femmes aux articles relatifs à la politique se situe légèrement au-dessus de la proportion générale d'un tiers d'articles féminins. Mais on peut noter que sur les cinq femmes qui contribuent régulièrement à cette rubrique, deux suivent plus spécialement des formations politiques faiblement représentées au parlement (le PCF et l'extrême gauche pour l'une ; le Front national pour l'autre), tandis que les hommes (parmi lesquels se trouvent tous les titulaires de postes hiérarchiques) assurent tous soit le suivi de partis de gouvernement (RPR, PS), soit celui du Parlement ou de Matignon. Les rubriques Religion, Armée, Police sont tenues par des hommes, tout comme l'essentiel des dossiers

20. Pour des chiffres détaillés et récents sur la place des femmes dans l'organigramme du *Monde*, cf. Solé (R.), « Sous la peau de l'ours », *Le Monde*, 7-8 février 1999.

relatifs aux syndicats et à la politique de protection sociale lorsqu'ils sont traités dans les pages « France ». La couverture des affaires judiciaires est également dominée par des hommes puisque trois journalistes hommes y contribuent à hauteur de 80 % avec le concours d'une seule femme. Le poids des articles féminins n'est supérieur à leur contribution moyenne d'un tiers que dans deux domaines : l'Éducation, et les rubriques sociales des pages « Société » où les articles féminins représentent les deux tiers du total des textes publiés.

Les corrélations entre la variable de genre et la nature des articles publiés par *Le Monde* ne donnent pas lieu à une dichotomie spectaculaire. « Je n'ai jamais entendu dire : "Une femme ne peut pas s'occuper de cela" », note une de ses journalistes dotée d'importantes responsabilités²¹. Mais, au-delà des distinctions qu'objectivent déjà les chiffres, la prise en compte plus qualitative des thèmes des articles manifeste aussi des associations privilégiées. En étant conscient de ce que cette interprétation durcit une réalité plus complexe des pratiques professionnelles, les polarités observables dans notre corpus de presse peuvent être – prudemment – associées à ce que Arlie Hochschild définit comme les registres de travail émotionnel propre à chaque sexe²². Le travail émotionnel des femmes dans les professions définies comme « féminines » (infirmières, secrétaires, etc.) renvoie à des capacités de réconfort, de patience, de compassion, d'empathie, de tact et de discrétion qui s'opposent structurellement à la capacité de distanciation, au « contrôle stoïque » ou à une agressivité professionnellement fonctionnelle qui caractérisent la composante émotionnelle du travail de certaines professions « masculines » (chirurgiens, policiers, agents chargés du recouvrement de dettes, etc.). Or les articles féminins sont davantage corrélés aux domaines de la vie domestique, aux aspects « maternels », protecteurs de l'État-providence. La surreprésentation des articles féminins est nette sur les domaines de la santé publique, de l'exclusion, des politiques de protection de l'enfance et de la famille, la consommation. De façon plus diffuse, plus nuancée, et par là complexe à objectiver, le journalisme féminin est plus lié à une actualité lente, moins chaude, plus axée sur la restitution de tendances lourdes des évolutions sociales, moins polarisée sur l'analyse de processus décisionnels contrôlés par des élites que sur une attention à leurs impacts sur le vécu des agents sociaux « ordinaires » – donnée qui valorise une capacité d'empathie, d'adjonction à la classique objectivité d'une sensibilité plus compréhensive. Cette forte présence féminine dans le domaine « social », dont les

21. Entretien 6, 7 février 1996, femme cadre, *Le Monde*.

22. Hochschild (A.), *The Managed Heart. Commercialisation of Human Feeling*, Berkeley, University of California Press, 1983. Pour une discussion sur les usages possibles de ce travail émotionnel comme ressource dans l'univers professionnel cf. Illouz (E.), « Who Will Care for the Caretaker's Daughter? Towards a Sociology of Happiness in the Era of Reflexive Modernity », *Theory, Culture & Society*, 14 (4), 1997.

homologies avec l'espace des métiers « féminins » sont perceptibles, est fort consciente chez nombre de femmes journalistes. « Le jour où une journaliste s'occupera de l'armée et où des hommes auront en charge l'enfance, la vieillesse et les femmes... c'est qu'il y aura eu du changement » note une journaliste débutante du *Monde*²³.

L'asymétrie du poids des contributions féminines entre le cahier « Société » et le cahier « France » vient au passage suggérer un important mécanisme de pouvoir et masculinisation. Lorsqu'un dossier devient enjeu de débat public, de choix de politiques publiques et passe par là dans l'agenda politique, il tend à remonter des pages « Société » vers les pages « France » ou la « Une »... et à être alors traité par les journalistes masculins dont le poids est là spécialement important. On peut ainsi constater qu'alors que l'analyse de l'Etat-providence au quotidien est largement assurée par des femmes, le compte rendu des débats et choix de politiques publiques sur ce sujet est assuré en pages « France » du *Monde* par un journaliste masculin.

L'analyse de *Libération* manifeste un contraste moins net. L'équilibre des papiers masculins et féminins y est globalement beaucoup plus constant (ratio 2/1) sur l'ensemble des rubriques étudiées... exception faite des pages « Événement » qui, chaque jour, ouvrent le journal sur le fait jugé le plus marquant et où 80 % des articles sont masculins²⁴. Dans les autres rubriques les effets de la variable de genre sont moins visibles. La contribution féminine aux pages politiques se situe à 41 % des articles, chiffre supérieur à la moyenne des articles féminins (34,3 %). A l'inverse du *Monde*, les pages « Société » ne permettent pas d'observer une surreprésentation féminine. Sans parler d'égalité puisque les hommes dominent encore ici tant en nombre qu'en détention de responsabilités, les effets moins contrastés de la variable de genre peuvent s'expliquer partiellement par l'histoire particulière de *Libération*, où subsistent des traces de sa genèse « contestataire », où la plus grande jeunesse du titre a limité les incidences sur la structure hiérarchique de la promotion de générations de journalistes à très forte composante masculine. Sept femmes détiennent à *Libération* des postes d'adjoint-chef de rubrique, une autre est chef de rubrique, contre un unique poste féminin de chef de rubrique (et deux adjointes) au *Monde*.

23. Entretien 7, 7 février 1996, femme, diplômée école de journalisme. Une journaliste d'un quotidien économique observe dans le même sens à propos de son titre : « Tous les postes un peu sociaux, l'éducation, le chômage, les mouvements sociaux, on y voit que des femmes ». Elle ajoute ironiquement qu'il n'est pas surprenant qu'elle ait à couvrir la lutte des sans-papiers « moins honorable que le budget » (Entretien 13, débutante, 17 août 1998)

24. Donnée qui vient d'abord de ce que c'est dans cette rubrique que s'expriment les éditorialistes, tous masculins. Une part d'artefact s'y ajoute probablement du fait de l'importance de l'actualité africaine, largement traitée par un correspondant homme, durant le mois étudié.

Aujourd'hui introduit une nouvelle facette de la répartition des compétences entre genres. Le titre est le plus féminisé des trois quotidiens de l'échantillon. Il accentue simultanément les phénomènes de polarisation des composantes selon le genre observables au *Monde*. Ce dernier point est d'autant plus significatif que l'organisation du travail et les formats d'écritures caractéristiques d'*Aujourd'hui* sont assez différents de ceux de ses concurrents. Après une crise grave à la fin des années 1970, le journal a profondément modifié sa maquette au fil des années 1980, pour chercher, à partir d'études de marketing très développées²⁵, à se positionner comme quotidien régional de la région parisienne tout en cherchant à affirmer une présence auprès d'un lectorat populaire national. La forte rationalisation du travail journalistique se traduit par des formats d'articles souvent très courts, une multitude de petits encarts et nouvelles brèves qui aboutissent, à pagination comparable, à un nombre d'articles supérieur de 20 % à 25 % aux chiffres du *Monde* et de *Libération*. Le fonctionnement éditorial d'*Aujourd'hui* remet en cause l'hyperspécialisation. Le phénomène est évident pour les correspondants, appelés à nourrir de façon très significative toutes les rubriques²⁶. Il vaut même pour les journalistes de la rédaction centrale qui rédigent souvent plusieurs articles par jour, sur des sujets très variés. Cette polyvalence devrait logiquement brouiller les spécialisations, rendre peu lisibles les effets des rapports sociaux de sexe sur la nature des articles produits. Or ceux-ci demeurent très lisibles, ce qui suggère leur force.

La forte féminisation d'*Aujourd'hui* se traduit dans notre échantillon par le fait que sur 27 journalistes de la rédaction qui signent des articles, 13 sont des femmes. Seul le poids considérable des hommes (77 %) parmi les nombreux correspondants locaux aboutit à reconstituer un équilibre assez traditionnel entre genres avec un total de 66 % de contributeurs masculins. Mais la contribution très forte des journalistes féminines de la rédaction centrale²⁷ – elles produisent 63 % des articles de la rédaction pour 52 % des signatures – aboutit à un chiffre global de 51 % d'articles féminins, supérieur de près de 20 points à ceux des deux autres quotidiens étudiés.

La répartition par genre et rubriques vient confirmer les tendances observées au *Monde*. Les rubriques « Economie » et « Vie quotidienne » contiennent 56 % d'articles « féminins ». Ce chiffre cache d'ailleurs un déséquilibre plus considérable pour la part de ces articles rédigés par les journalistes de la rédaction centrale, où la contribution féminine approche 65 % en

25. Taslé d'Helian (G.), « *Le Parisien* : l'innovation au quotidien », *Medias-Pouvoirs*, 1990.

26. 31 % des articles d'*Aujourd'hui* de notre échantillon viennent de correspondants, contre 19 % pour *Libération* et 11 % pour *Le Monde*.

27. Ces chiffres s'expliquent largement par la contribution de pigistes permanentes à qui de nombreux papiers permettent une rémunération plus avantageuse. Ils ne démontrent donc pas tant une productivité intrinsèquement supérieure des femmes que les effets de leur confrontation plus forte à des positions précaires.

« Economie », 70 % en « Vie quotidienne ». Pour les journalistes de la rédaction, le détail des contributions à ces rubriques est plus marquant encore. Six femmes couvrent l'essentiel des dimensions de la vie pratique liées à la vie familiale, à la consommation, à l'enfance, aux retraites, à la protection de l'environnement. Le féminin est a nouveau associé aux dimensions « maternelles » de l'Etat-providence, à la vie quotidienne et domestique. La rubrique « Vie quotidienne » n'est certes pas un monopole féminin, puisque deux hommes y contribuent de façon régulière. Mais des différences restent décelables jusque dans les contributions à un même rubrique. Deux femmes et un homme interviennent régulièrement sur la consommation. Le journaliste peut écrire sur l'école maternelle... mais il interviendra plus souvent encore (6 articles sur 10) sur le vin et la voiture, sujets à connotation masculine. Ses deux consœurs évoqueront, elles, plus souvent (10 articles sur 21) des sujets plus domestiques comme les risques du crédit à la consommation, l'abus du téléphone par les adolescents. En comparant *Le Monde* et *Aujourd'hui*, le domaine de la santé permet de voir comment joue la variable de genre, modulée par le ciblage social du lectorat. Aux femmes iront plus souvent les problèmes généraux de santé publique et de prévention. Laurence Folléa au *Monde* intervient sur les dangers de l'amiante, les mobilisations contre le SIDA, la drogue en prison. Dans *Aujourd'hui* Ghislaine Buffard rappelle des règles d'hygiène alimentaire, évoque les dangers des acariens dans les moquettes, Corinne Thébaud écrit des articles sur « Les remèdes de grand-mère », « Chez le dentiste, exigez l'hygiène », « La dépression automnale touche surtout les femmes ». Les hommes couvriront plus souvent la santé sous un angle savant, médicalisé²⁸. Jean-Yves Nau évoque au *Monde* des essais thérapeutiques sur le SIDA, la vie d'associations de médecins. A *Aujourd'hui*, Antoine Dreyfus annonce l'arrivée de nouveaux médicaments pour les maladies cardiovasculaires, fait le point sur les greffes ou la maladie d'Alzheimer. En rubrique « Economie » les sujets sur lesquels intervient chaque journaliste sont très variés tant du fait de la polyvalence des conditions de travail que du mélange dans ces pages – au *Parisien* – d'informations que d'autres journaux distribuent entre économie et société. On peut cependant noter que les articles relatifs au chômage, à l'exclusion, à la protection sociale sont presque uniquement signés par des femmes, tout comme 80 % des articles sur les conflits sociaux.

L'échantillon des hebdomadaires d'information générale de ce même mois de novembre 1996 permet de réaliser une observation complémentaire : le journalisme dit d'« investigation », qui repose sur un travail d'enquête en profondeur, souvent centré sur des affaires politiques et financières, est un

28. Les observation de D. Marchetti sur la répartition des interventions entre journalistes médicaux du *Monde* lors de la couverture de l'affaire du sang contaminé confirment cette dichotomie (Marchetti (D.), Contribution à une sociologie des transformations du champ journalistique, *op. cit.*).

domaine quasi exclusivement masculin. Par ailleurs les constatations réalisées sur les hebdomadaires convergent largement avec celles issues de la presse quotidienne. La place des articles féminins dans les pages politiques y est plus discrète (20 % des articles). Mais à l'inverse, avec 26 % de l'ensemble des signatures, les journalistes femmes apportent une contribution exceptionnellement forte aux rubriques « Société » et « Notre temps », avec 42 % des articles publiés. Le fait se vérifie dans les domaines liés au social (chômage, retraites, travail), à la vie quotidienne, aux *soft-news*, puisque dans les thèmes traités en novembre de façon principale par des femmes on trouve l'inceste, le voile islamique, les sectes, la pédophilie, l'évolution des métiers de service. Sans y chercher argument pour une généralisation précoce, une étude menée en 1994 et 1995 sur un échantillon représentatif des journalistes canadiens par Gertrude Robinson et Armande Saint-Jean²⁹ vient largement recouper les analyses proposées ici. Quatre rubriques, toutes considérées comme de *soft-news* et donnant peu d'accès à la « Une », apparaissent comme très largement couvertes par des femmes journalistes : les styles de vie, la consommation, la religion et les questions de l'Etat-providence³⁰. L'étude canadienne souligne cependant, en comparant à une recherche de 1974, une nette tendance à l'entrée des femmes dans une palette plus étendue de rubriques.

Comment ne pas relever pour clore sur ce point que les problèmes de partage de compétence auxquels se heurtent les femmes journalistes sont largement homologues à ceux des femmes qui entreprennent des carrières politiques ? L'enquête réalisée dans les années 1980 par Mariette Sineau souligne ainsi combien, dans les partis, au Parlement, au gouvernement, les femmes sont souvent assignées à des dossiers présumés féminins³¹. Une responsable du RPR notait : « On voudrait nous cantonner dans les affaires sociales, la culture à la rigueur. » Plusieurs témoignages de femmes responsables de partis de gauche vont dans le même sens : une femme politique apparaît aux yeux de ses pairs masculins comme peu légitime à intervenir sur les dossiers économiques. Cette enquête montre simultanément l'ambivalence de cette situation. Le domaine social peut être à la fois pensé par les hommes comme un domaine mineur et par là « féminin ». Il est aussi revendiqué par certaines femmes politiques, désireuses de développer une pratique féminine de la politique, comme un

29. Robinson (G. J.), Saint-Jean (A.), « Canadian Women Journalists: The "Other Half" of the Equation », art. cité.

30. Une typologie développée par L. Van Zoonen suggère une convergence supplémentaire dans ces schèmes de répartition : les journalistes femmes sont ici moins présentes du côté d'une information institutionnelle (finance, international, politique), plus liées à une information visant la maximisation de l'audience, la valorisation de l'émotionnel, le local. (« A Professional, Unreliable, Heroic Marionette (M/F): Structure, Agency and Subjectivity in Contemporary Journalism », *European Journal of Cultural Studies*, 1 (1), 1998)

31. Sineau (M.), *Des femmes en politique*, Paris, Economica, 1988.

terrain important par ses enjeux (et ses budgets), propice à réintroduire les problèmes quotidiens dans l'activité politique, à prendre en charge des enjeux concrets contre ce qu'elles perçoivent comme une verbosité masculine.

Une écriture de presse « féminine » ?

Une problématique du genre invite à passer de la question « Sur quoi écrivent les hommes et les femmes journalistes », à « Comment écrivent-ils ? ». Si les éléments de réponse à la première question interdisent de prétendre à l'existence d'un clivage brutal, les déterminants qui pèsent sur l'écriture journalistique condamnent plus encore à identifier des contrastes subtils, des différences en demi-teinte³².

Une objectivation périlleuse

De puissants mécanismes sociaux contribuent en effet à une homogénéisation des façons d'écrire. Il s'agit d'abord de la socialisation dans les écoles de journalisme où les futurs professionnels font l'apprentissage de techniques d'écriture fortement standardisées en fonction des publics cibles, d'une véritable théorie indigène des genres journalistiques que formulent de nombreux manuels professionnels, utilisés au-delà du milieu des écoles – spécialement ceux publiés par les éditions du CFPJ. Plus encore que le rôle des écoles de journalisme (qui ne forment qu'un cinquième des journalistes français), l'existence d'apprentissages professionnels dans l'entreprise de presse contribue à produire des habitus stylistiques normalisés, à faire intégrer une écriture « maison ». L'une des missions attribuées au « médiateur » du *Monde* consiste d'ailleurs à produire un « livre de style », destiné à une codification des normes d'écriture³³. Jean Padioleau a montré comment la rédaction du « Bulletin de l'étranger », rubrique quotidienne non signée qui a figuré jusqu'en 1993 à la première page du *Monde*, constituait une forme d'école d'écriture propre à ce journal³⁴. L'une des étapes de l'initiation des nouveaux journalistes consistait à leur demander de rédiger sous le contrôle d'un ancien des brouillons de cette rubrique, jusqu'à ce que la maîtrise du style *Le Monde* en permette la publication à la Une. Le poids

32. Un autre élément de brouillage des différences liées au genre tient aux effets possibles de la contribution de journalistes homosexuels. Dans la mesure où les affirmations publiques d'homosexualité, masculine ou féminine, demeurent encore rares en France, il n'est ni pratiquement possible d'objectiver cette donnée ni déontologiquement acceptable de prendre appui sur des matériaux d'enquête qui relèvent du « off » ou d'imputations relatives à des tiers. On exprimera donc simplement la conviction qu'il s'agit là d'une variable à prendre en compte.

33. Cf. *Le Monde*, 7 novembre 1996.

34. Padioleau (J.), *Le Monde et le Washington Post*, Paris, PUF, 1985.

croissant pris par les services de marketing, les informations sur les attentes et pratiques des lecteurs que produisent les services d'études d'audience de nombreux groupes de presse contribuent encore à renforcer cette standardisation de l'écriture : « Au *Parisien* il faut avoir une certaine écriture... le choix est d'en rester à l'information elle-même, des papiers courts, un style populaire » ; « Dans ma rubrique, on me demande d'éliminer les termes techniques les plus basiques, de trouver des angles qui intéressent tout le public [...] ce qui fait que la personnalité d'homme ou de femme, cela disparaît³⁵ ».

Sans exclure qu'une analyse de contenu ou une approche lexicologique puisse apporter une contribution intéressante à la compréhension des effets du genre sur l'écriture journalistique, le parti pris retenu ici consiste à s'interroger sur l'hypothèse d'une originalité féminine dans l'invention ou le renouvellement de « genres » journalistiques, dans l'usage d'un ton, d'un style de compte rendu particulier. Induite par la lecture de nombreux articles, notre hypothèse de départ consistait à rechercher les indices d'un style journalistique féminin, qui nous semblaient pouvoir s'identifier, au moins chez une partie des femmes journalistes, par une place plus grande accordée à un style de reportage en forme de « tranches de vie », par l'usage d'un ton moins déférent à l'égard des autorités sociales, un usage plus intensif de modes d'analyse psychologique, dans le journalisme politique en particulier. Il serait abusif de prétendre que l'analyse du corpus de presse de novembre 1996 apporte une confirmation décisive de ces perspectives, qui ont aussi suscité un scepticisme fréquent chez les femmes journalistes rencontrées.

Reportage au féminin et valorisation des « vies ordinaires »

Un premier mode de recherche d'une écriture « féminine » consiste à en chercher une éventuelle présence à travers la place croissante prise par ce que les terminologies anglo-saxonnes désignent comme *soft-news*. Trois registres au moins constituent les supports de ce type de journalisme. Le premier, qui pourrait être qualifié de « journalisme de la tranche de vie », ou de « journalisme ethnographique », n'est pas sans liens avec une forme de miniaturisation des techniques d'écriture de reportage consacrées dans les années 1960 par le *New Journalism* américain³⁶. Cette forme de reportage, spécialement visible au *Monde*, peut être caractérisée par quatre composantes. Il s'agit d'abord de textes courts, dépassant rarement le quart de pages. Ces textes mettent le plus souvent en scène des personnages dépourvus de titres sociaux, des gens « ordinaires » : camionneurs en grève,

35. Entretien 10, femme, diplômée d'école de journalisme, *Le Parisien*, 3 août 1998.

36. Wolfe (T.), *The New Journalism*, Londres, Picador, 1996.

enseignant débutant parlant de son premier poste, assistante sociale, sexagénaires parlant de l'expérience de l'entrée dans la retraite. Ces articles reposent souvent sur un usage intensif de la citation, de la parole rapportée – et si possible colorée –, mais en contournant la forme « entretien », implicitement réservée à des interlocuteurs légitimes. Ces textes se caractérisent enfin par le parti pris explicite de les narrativiser, de les « scénariser » en jouant de détails pittoresques, de la construction d'un microrécit, de la sollicitation de procédés littéraires. Les mêmes procédés, lorsqu'ils peuvent se développer sur des formats plus conséquents peuvent déboucher sur une seconde variante, proche d'un format très compact de « nouvelle » – au sens du genre littéraire. Dans le premier ouvrage consacré à cet *Intimate Journalism*, l'auteur (masculin) associe cette forme de journalisme aux apports « du documentaire, de la science sociale qualitative, de l'anthropologie et du *new journalism*, au journalisme littéraire, au meilleur des récits de nature et de voyage³⁷ ». On notera aussi qu'Harrington associe sa vocation en ce domaine à une apprentissage des sciences sociales qui le laissait frustré devant le sentiment de ne pas restituer la complexité et la subtilité des faits sociaux et des personnes. Il insiste également avec force sur la composante émotionnelle de cette écriture qui doit restituer des affects, « se structurer pour évoquer et dévoiler la texture émotionnelle des vies de leurs personnages ». Ces reportages « amènent les lecteurs à sortir momentanément d'eux-mêmes, et à ressentir ce que c'est qu'être une autre personne ». Requérant un espace important, et par là plus adapté à la presse magazine ou aux suppléments dominicaux des journaux anglophones, ce journalisme de l'intime est modérément développé en France. On peut cependant trouver, dans les articles pleine page de la rubrique « Horizons » du *Monde* des types d'articles qui s'en approchent. Enfin, sur un troisième registre, la montée des *soft-news* se matérialise dans la place croissante (spécialement visible au *Parisien*, mais aussi au *Monde*) d'une information-conseil, pratique, liée à la vie quotidienne : vacances, consumérisme, loisirs, transports, santé.

Si ce poids croissant des *soft-news* doit au premier chef être rapporté à des stratégies commerciales sur lesquelles ce texte reviendra, la question de sa corrélation aux contributions féminines peut aussi être posée. L'échantillon utilisé suggère une forme d'affinité sans pour autant établir un lien absolument indiscutable. Dans le cas des pages « Horizons » du *Monde*, la majorité (17 sur 24) des gros articles identifiables aux genres « ethnographique » ou « intimiste » est même produite par des journalistes hommes des différents services qui ont parfaitement pris la mesure de ce style d'écriture. Lors des entretiens, les noms de journalistes masculins (Dominique Le Guilledoux, Jean-Michel Normand) ont même été cités par

37. Harrington (W.), ed., *Intimate Journalism. The Art and Craft of Reporting Everyday Life*, Londres, Sage, 1997, p. XVI.

des collègues femmes comme des exemples d'une forte maîtrise de ce type de travail journalistique. On peut toutefois observer une réelle surreprésentation des journalistes femmes dans la production de ces articles. Le chiffre est de 57 % sur les 30 papiers de ce type publiés dans *Aujourd'hui*. Le chiffre de 37,5 % de contributions féminines sur les 24 papiers de ce type publiés par *Le Monde* est moins net, on peut toutefois noter qu'en resserrant la base de calcul aux papiers signés de membres de la rédaction parisienne – à l'exclusion des correspondants – il remonte à 47 %. Sur un plan plus qualitatif, l'échantillon du mois de novembre permet aussi de mettre en évidence des modes de traitement originaux de l'événement par des femmes dans diverses rubriques : transformation de « faits divers » en micronouvelles avec arrière plan sociologique par Brigitte Vital-Durand dans *Libération*, traitement d'un dossier pratique sur les problèmes posés par le passage au statut de retraités sous la forme d'une série de témoignages par Corinne Thébaud et Maryline Baumard dans *Aujourd'hui*.

Sauf à pratiquer la ventriloquie sur statistiques, on admettra que notre coup de sonde sur les articles de novembre 1996 suggère davantage la pertinence d'une question de recherche à développer qu'il n'établit de façon évidente une spécificité des contributions féminines. On peut toutefois observer que la réalité d'une telle association a été fortement soulignée pour plusieurs pays étrangers tant par des chercheurs que par des journalistes. Aux Pays-Bas, les travaux de Liesbet Van Zoonen ont mis en évidence la présence d'un clivage de genre. Les femmes journalistes se défient de « la fétichisation des faits et de la factualité », elles souhaitent « une accentuation plus forte sur les causes et les impacts davantage qu'une accumulation accrue de faits ». Lors de cette enquête menée aux Pays-Bas beaucoup de femmes journalistes ont ainsi évoqué l'exemple du chômage comme un dossier sur lequel « elles mettraient aussi l'accent sur l'impact du chômage sur la vie familiale, tandis que leurs collègues hommes sont présumé prendre en compte les seules données générales sur le chômage, sur ses victimes immédiates³⁸ ». Des conclusions similaires ont été proposées à l'issue d'une enquête par l'association professionnelle britannique Women in Journalism. Rosie Boycott, rédactrice en chef de *l'Independent on Sunday* illustre la tonalité générale des interventions des femmes journalistes lors de l'enquête lorsqu'elle souligne : « Plus que de les évoquer pour eux-mêmes, j'aime traiter des problèmes à travers la question de leurs incidences sur les gens. » Mary Ann Sieghart, membre du bureau de Women in Journalism suggère pour sa part que « l'idée que les titres sérieux devaient couvrir toute la condition humaine et non seulement ses composantes politiques,

38. Van Zoonen (L.), « One of the Girls? Or the Changing Gender of Journalism », Keynote Adress to the Conference on Gender and the Media, Oslo, 9 septembre 1996.

économiques et cérébrales est probablement la plus essentielle des contributions des journalistes femmes³⁹ ».

En donnant alors un statut d'hypothèse forte à la corrélation entre féminisation du journalisme et montée des *soft-news* et de modes de couverture et de définition de l'actualité qui soient plus « compréhensifs », plus attentifs aux vies ordinaires, il reste à en rendre raison. Une première explication peut faire appel aux caractéristiques d'une composante féminine des habitus. Cette spécificité, socialement construite, peut renvoyer à un moindre refoulement des émotions que dans les habitus masculins, à une plus grande capacité corrélatrice d'empathie. Elle peut être liée à un univers symbolique et cognitif et à des contraintes liées aux rôles sociaux conjugaux et maternels qui disjoignent moins les compartiments de la vie publique et professionnelle de la vie privée, rendent plus attentives aux vécus ordinaires, aux enjeux pratiques des choix politiques ou économiques⁴⁰. Une des journalistes interrogées soulignait ainsi, chez ses consœurs qui ne rentrent pas dans une logique de mimétisme sur leurs collègues masculins, une facilité plus grande à « aller vers les petits », à restituer l'expérience des personnes dépourvues de positions d'autorité. Dans le cas français, il est aussi possible de suggérer que la plus grande fréquentation des filières littéraires par les femmes journalistes peut constituer ici un atout, en leur donnant des ressources stylistique appropriées aux dimensions littéraires que requiert la scénarisation de l'information dans une partie des formes nouvelles des *soft-news*. Un autre registre explicatif doit enfin être souligné. L'assignation statistiquement fréquente des journalistes femmes à des rubriques liées au « social », à la « vie pratique » aboutit aussi à les positionner dans des segments du journalisme particulièrement propices au recours à de microportraits de personnes sans titres sociaux, au monde des *soft-news*. Ce registre d'explication introduit alors une question clé quant à la signification sociologique du genre : ce qu'un observateur extérieur peut décrire comme l'indicateur d'une écriture féminine peut aussi être la simple manifestation d'un jeu de contraintes professionnelles. Parce que plus liées à des rubriques, comme « Société », où le recours au reportage, à la description de la quotidienneté est un impératif, les femmes produisent davantage ce genre d'article sans que cela s'explique par une singularité féminine. « Le

39. *The Guardian*, 30 juin 1997.

40. Etudiant les caractéristiques des 812 articles soumis à une importante revue américaine d'ethnographie entre 1986 et 1994 et les propriétés sociales de leurs auteurs, ses rédacteurs en chef notent : « Il pourrait bien y avoir quelque vérité dans le fait que la socialisation et les rôles traditionnels des femmes se traduisent effectivement bien dans l'observation participante et les entretiens qualitatifs. Les femmes pourraient aussi être plus attirées par les dimensions de la discipline où intérêts personnels et professionnels sont plus aisément associés. Il est alors possible que, prenant appui sur ces modèles de rôles culturels, les femmes puissent plus rapidement conquérir des entrées, susciter la confiance et maintenir des relations de terrain que les hommes. » (Adler (P.), Adler (P.), « The Demography of Ethnography », *Journal of Contemporary Ethnography*, 24 (1), 1995, p. 13.)

genre ne doit pas être conçu comme une propriété fixe des individus mais comme un élément d'un processus continu par lequel les sujets travaillent sur un sens de leur identité⁴¹ (*sense of self*). »

Une approche féminine du politique ?

Une autre façon de chercher à objectiver la possible existence d'une écriture journalistique « féminine » consiste à se fixer sur une rubrique particulière. L'information politique constitue un terrain d'analyse intéressant à trois titres au moins. Elle constitue un genre noble et fortement institutionnalisé du journalisme, jusque dans les façons d'écrire⁴². Le journalisme politique, tant dans le domaine audiovisuel que dans la presse écrite, a été marqué depuis une quinzaine d'années par une entrée significative de femmes journalistes dans ses rangs. Enfin sa légitimité sociale se reflétant dans l'attention que lui prêtent les chercheurs, ce genre est l'un de mieux documentés par les recherches françaises.

Il devient, sur ce terrain, beaucoup plus facile de faire ressortir la réalité et la singularité d'une contribution féminine aux façons de faire du journalisme, dans l'introduction de tons nouveaux, de façons originales d'analyser les acteurs et les dynamiques de la vie politique. Le journalisme politique a été marqué dans la période récente par un déplacement des grilles de lecture de l'activité politique qui tend à modifier l'analyse classique de la vie politique comme lutte pour les postes, affrontement de discours, processus tactique et stratégique par une approche plus psychologique, plus attentive aux personnages dans leurs traits de personnalité et de comportement. Ce phénomène s'explique par un ensemble d'évolutions lourdes du jeu politique et de sa médiatisation, autour de ce qu'il est convenu d'appeler la « personnalisation » de la politique, la focalisation sur les personnages de « présidentiables ». La valorisation d'une grille de lecture plus psychologique des acteurs de la lutte politique a cependant constitué un apport largement féminin. Le fait pourrait être illustré à propos de la télévision avec la création en 1986 par la journaliste Anne Sinclair (et Pierre-Luc Seguillon) de « Questions à domicile », émission enregistrée depuis le domicile de l'homme politique et faisant une large part à des questions personnelles sur le caractère, les goûts⁴³. C'est aussi Anne Sinclair qui, dans le fonctionnement de « Sept sur Sept », a donné un poids inédit à une interrogation des invités politiques sur une actualité non politique faite de catastrophes naturelles, de faits de société, d'interrogations renvoyant aux

41. Van Zoonen (L.), *Feminist Media Studies*, Londres, Sage, 1994, p. 63.

42. Cf. Neveu (E.), « Pages "Politique" », *Mots*, 37, 1993.

43. Le Grignou (B.), Neveu (E.), « Emettre la réception. Préméditation et réceptions de la politique télévisée », *Réseaux*, 32, 1989, et « Intimités Publiques. Les dynamiques de la politique à la télévision », *Revue française de science politique*, 43 (6), 1993.

goûts et affects des élus⁴⁴. C'est une autre femme journaliste, Christine Ockrent, qui inaugurera une émission explorant la biographie du personnel politique, significativement appelée « Qu'avez-vous fait de vos vingt ans ? ».

Un phénomène homologue peut s'observer dans le domaine de la presse écrite. Traditionnellement, le portrait, lorsqu'il concerne les hommes politiques, a été un genre noble dans la presse écrite française. Ce type d'article intervient dans des périodes d'intense activité politique (élections), il occupe une place inhabituelle (souvent une page entière) et se trouve généralement réservé à des journalistes importants ou titulaires de responsabilités au sein du service politique. La règle implicite veut que ces portraits restituent avant tout une trajectoire biographique, rappellent les alliances et les combats politiques menés, l'attention au style du personnage, à sa personnalité venant plutôt en contrepoint. Catherine Nay⁴⁵ sera, avec Christine Clerc, l'une des premières journalistes à modifier ce dosage, à placer l'analyse des traits psychologiques et personnels des responsables politiques comme clé centrale d'interprétation des rapports conflictuels qui les associent, à déplacer les frontières entre personnage privé et public. Plusieurs facteurs vont contribuer au fil des ans à donner plus d'importance aux techniques de portrait dans le journalisme politique. Il s'agit d'abord de la place croissante prise par la publication de biographies et d'autobiographies comme instruments de communication par les hommes politiques⁴⁶. Les impératifs de recherche d'un lectorat, dans un contexte marqué à partir de la fin des années 1980 par un fléchissement de l'intérêt pour la politique vont également contribuer à faire d'une approche plus personnalisée, plus « humaine » de la politique une orientation éditoriale cohérente. Au sein de diverses rédactions, des femmes journalistes (Catherine Pégard au *Point*, Ghislaine Ottenheimer au *Nouvel économiste*, puis au *Point*, Françoise Berger à *Libération*) vont jouer un rôle actif pour saisir les opportunités qu'ouvrent ainsi les effets conjugués d'une adaptation aux attentes présumées du public et de l'ouverture d'un genre jusque-là chasse gardée. L'apparition à *Libération*, à partir de l'automne 1995, d'une rubrique « Profil », offrant quotidiennement le portrait d'une personnalité sur une pleine page est ainsi largement due aux initiatives d'une femme journaliste.

Cette contribution des journalistes femmes à l'essor d'une grille de lecture plus « psychologique » des luttes politiques peut enfin s'objectiver hors du journalisme *stricto sensu*, via la place croissante prise par l'activité d'écriture de biographies et d'essais politiques à chaud par des journalistes politiques.

44. Invité en avril 1991, Jack Lang se verra demander sur le bilan du mitterandisme : « Serez-vous aussi heureux le 10 mai 1991 que le 10 mai 1981 ? ». Il sera également invité à dire s'il chante sous la douche...

45. Nay (C.), *Le noir et le rouge ou l'histoire d'une ambition*, Paris, Grasset, 1984.

46. Collovald (A.), « Identité(s) stratégique(s) », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 73, 1988, et Neveu (E.), « Le sceptre, les masques et la plume », *Mots*, 2, 1992.

Si cet investissement éditorial obéit – pour de simples raisons de format – à des contraintes sensiblement autres que celles d'un article de quotidien, il présente en contrepartie l'avantage de produire un effet de loupe, de donner une lisibilité maximale à des registres d'écriture et des angles d'attaque que les contraintes de temps et d'espace de l'article de quotidien contraignent à condenser, à hybrider à des genres journalistiques plus traditionnels. A partir d'une analyse systématique des biographies de Jacques Chirac produites par des journalistes, Annie Collovald a pu montrer combien le déplacement des grilles interprétatives d'un pôle « politicien », polarisé sur le jeu des alliances et des tactiques, vers un pôle psychologique, plus attentif aux traits de personnalité, au caractère des acteurs, constituait largement une évolution due à des contributions féminines⁴⁷.

La modification des angles d'attaque et d'analyse du politique renvoie à une autre hypothèse : celle d'un traitement moins déférent, plus distancié, plus ironique parfois où des femmes journalistes jouent encore un rôle moteur. Si, pour des raisons tenant aux références culturelles et idéologiques des fondateurs du journal, ce registre a existé très tôt à *Libération*, son entrée dans les pages du *Monde* peut largement être associée à des femmes journalistes. Claude Sarraute inaugurerait dès le début des années 1980 une rubrique « billet » caractérisée par un style proche de la langue orale, très inhabituel au *Monde*, un usage fréquent de l'ironie et de la dérision dans l'évocation des faits et gestes des autorités politiques et sociales. Si cette distance ironique a connu depuis une relative banalisation, on peut noter une division originale des tâches entre les genres. Les journalistes masculins qui abordent la politique par ce registre teinté d'ironie le font généralement de façon oblique, hors de pages politiques. Le rôle de la critique de télévision comme espace éditorial de démontage ironique des stratégies de représentation du personnel politique est ici très éclairant, soit qu'il permette à des journalistes politiques hommes du *Monde* d'exercer leur causticité dans une rubrique légère, soit que cette licence d'irrévérence soit réservée, à *Libération*, à des journalistes non politiques. Au sein même de la rubrique « Politique », cette approche désacralisante, ironique reste largement le fait de femmes, comme l'illustrent en particulier certaines chroniques de Pascale Robert-Diard au *Monde*, lorsque celle-ci présente comme une « Sitcom pour temps pluvieux » les maladresses politiques du gouvernement Juppé durant l'été 1996⁴⁸.

Trois remarques compléteront provisoirement ces analyses d'une écriture « féminine ». La première consiste, à nouveau, à souligner la fécondité d'une comparaison avec le comportement des femmes politiques. Dans l'abondante littérature autobiographique produite par le personnel politique français, les textes qui ont dépeint avec le plus d'ironie les rituels du

47. Collovald (A.), *Jacques Chirac et le gaullisme*, Paris, Belin, 1999.

48. Lire aussi la récente double page « Scènes de haine ordinaire à droite », signée par trois femmes de la rédaction politique du *Monde* (25-26 avril 1999).

pouvoir, souligné la dimension ridicule de la « dilatation du moi » chez les titulaires de fonctions ministérielles ont d'abord été le fait de femmes ministres dans des livres aux titres symboliques : *La comédie du pouvoir*⁴⁹, *Le paravent des égoïsmes*⁵⁰. Les femmes politiques interrogées par Mariette Sineau soulignent aussi souvent avec ironie ou étonnement la pauvreté stéréotypée du langage politique masculin. Elles revendiquent un langage plus « fleuri », plus concret, moins logomachique. Elles critiquent avec vigueur la volonté de paraître de leurs collègues hommes, le carriérisme, l'autosatisfaction.

La seconde sera d'insister sur la nécessité de prendre en considération un ensemble de variables sociologiques pour ne pas priver la variable de sexe de tout pouvoir explicatif efficace en lui en attribuant trop. Une anecdote peut illustrer le propos. En citant, lors d'un entretien, le nom d'une femme journaliste comme exemple d'une écriture « féminine » par son style irrévérencieux, sa distance au spectacle du pouvoir, nous nous sommes attirés une objection : « Mais X, dans les années 1970, écrivait exactement ce type d'article dans notre journal. » X est un homme. Il est aussi un journaliste aux propriétés atypiques en ce qu'en raison de sa qualité de normalien, la nature des livres qu'il publie, il fait figure jusqu'auprès d'une part de ses pairs de quasi universitaire au sein de la rédaction, donnée qui contribue à une forme de statut d'outsider. Deux styles d'écriture phénoménalement comparables peuvent donc s'expliquer par des variables sociologiques nettement distinctes, où tantôt le genre, tantôt un parcours scolaire atypique peuvent constituer un élément explicatif décisif.

Enfin, notre choix de souligner le rôle des femmes dans l'essor d'une lecture plus psychologique du politique ne doit pas se comprendre comme une réactivation des vieux couples d'opposition entre intuition⁵¹ féminine et rationalité masculine, sens psychologique contre sens de l'action. La sensibilité féminine n'est pas enchaînée à la psychologie. Le reportage en montre le potentiel sur le terrain d'une forme d'ethnographie journalistique, de lecture microsociale. Les femmes journalistes participent aussi d'un savoir-faire professionnel qui inclut une capacité d'analyse stratégique des comportements des acteurs. Mais leur regard sur ces acteurs suggère une distance – dans les tous sens du terme – à l'égard des postures de pouvoir qu'il convient d'explicitier.

49. Giroud (F.), *La comédie du pouvoir*, Paris, Fayard, 1977.

50. Barzach (M.), *Le paravent des égoïsmes*, Paris, Odile Jacob, 1989.

51. Encore qu'il soit possible de penser cette « intuition » comme une forme de perspicacité particulière née de situations de domination qui amènent à être particulièrement sensible à des indices non verbaux, des émotions inexprimées (cf. Bourdieu (P.), *La domination masculine*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 37).

Genre et pouvoir en action dans le travail journalistique

L'un des pièges inhérents à une analyse en termes de genre serait de naturaliser les variations établies par l'enquête. Au-delà du constat, celles-ci demandent une explication qu'on tentera d'esquisser ici à la fois en termes de socialisation et d'effets des rapports de travail, prenant ainsi au sérieux la formulation « rapports sociaux de sexe » proposée par une partie des féministes pour traduire l'anglais *gender*.

Hestia et Hermès

Un premier niveau d'explication, suffisamment classique pour ne pas exiger de longues explications, peut faire référence à tout le réseau des mécanismes de socialisation et des modèles culturels qui contribuent à pérenniser entre genres une division sociale des tâches dont la matrice peut se trouver dans l'antique mythe grec d'Hestia et Hermès analysé par Jean-Pierre Vernant⁵². Pierre Bourdieu, a souligné combien tout un jeu de taxinomies sociales associe le féminin à l'univers de l'intérieur, du domestique, du privé, de la famille, de l'introspection, de la ruse et de l'intuition tandis que le masculin est associé aux valeurs inverses du public, de l'espace public, de l'action, de la politique, du pouvoir, de la droiture⁵³. Les travaux féministes et les *gender-studies* ont contribué à recenser les multiples médiations qui dans le rapport au corps, la famille, l'école, la culture, les médias, contribuent à réactiver sans cesse ces modèles⁵⁴. Parce que socialement construite, cette domination masculine n'obéit pas à des modèles invariants. Dans les milieux à fort capital culturel en particulier, ses formes les plus traditionnelles sont désormais stigmatisées, associées à l'image de pathologies de la virilité propres aux classes populaires... donnée qui traduit plus souvent une euphémisation de la domination masculine dans les classes supérieures que sa disparition⁵⁵.

On pourrait suggérer que les gains de pouvoir et d'autonomie des femmes se réalisent dans la limite d'un maintien de la structure de compétences entre les sexes. De Singly a pu souligner, dans le domaine conjugal, que la banalisation du travail féminin s'était accompagnée d'une « civilisation » de la division traditionnelle des tâches entre sexes. S'il est accepté, l'engagement professionnel féminin ne doit pas mettre en péril un engagement domestique de la femme désormais déplacé des tâches

52. Vernant (J.-P.), *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, Maspéro, 1976.

53. Bourdieu (P.), *La domination masculine*, *op. cit.*

54. Cf. par exemple Belotti (E. G.), *Du côté des petites filles*, Paris, Des femmes, 1974 ; Goffman (E.), « La ritualisation de la féminité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 14, 1977.

55. De Singly (F.), « Les habits neufs de la domination masculine », *Esprit*, 2, 1993.

ménagères vers les missions de soin et de maintenance psychologique des enfants. Le cas de la presse donne, dans la répartition des compétences au sein du travail, un autre exemple d'une évolution qui « modernise » sans les subvertir les partages de compétences entre sexes. Analysant les pages féminines du *Washington Post* dans les années 1950, Mei-Ling Yang y observe l'enfermement du domaine féminin dans les frontières des quatre F : *Food, Fashion, Family and Furnishing*. « Fondées sur un modèle binaire du genre, les pages féminines se définissaient par une distinction stricte entre *hard* et *soft-news*, qui épousait la césure entre sphères publiques et privées. Les informations concentrant les grandes institutions de la sphère publique telles que le gouvernement, l'économie, la loi et l'éducation étaient définies comme *hard-news*, informations pour hommes. A l'inverse, les nouvelles relatives aux aspects de la sphère privée, telles que les responsabilités familiales, les relations personnelles, la vie sociale étaient considérées comme des *soft-news*, de l'information pour femmes⁵⁶. »

Or, si les femmes journalistes ont pu, quarante ans plus tard, franchir ces limites, leur pénétration dans les rubriques jusque-là réservées aux hommes n'aboutit pas à une complète subversion des schèmes de répartition des compétences masculines et féminines. En reprenant les analyses de Mary Douglas⁵⁷, on pourrait suggérer que l'accès aux rubriques nobles, « masculines », s'est réalisé par leur versant impur, celui où *via* le « social », le privé se mêle au public, les grands débats se traduisent en mesures concrètes, triviales. A travers leur surreprésentation dans la couverture des *soft-news*, des politiques sociales, des questions de famille, d'éducation et de vie quotidienne, c'est encore une actualité en bonne part liée au pôle de la vie domestique, des fonctions protectrices de l'Etat-providence qui leur est concédée, une forme de « mou du dur » pour solliciter les adjectifs anglais.

Mais les modèles sociaux de division entre les sexes ne sont pas seulement produits et réactivés par des institutions, des modèles culturels. Ils sont aussi intériorisés par les agents sociaux. Baudelot et Establet l'ont illustré sur le cas du rapport aux mathématiques : alors que les résultats des filles aux épreuves de cette discipline ne sont en rien inférieurs à ceux des garçons, elles s'écartent massivement des filières scientifiques à la fin des études secondaires, non par manque de compétence mais en bonne partie par défiance à l'égard des relations de compétition intense qui caractérisent ces filières qui fonctionnent comme outil de sélection des élites scolaires⁵⁸. On peut identifier là un autre handicap des femmes qui pénètrent dans l'univers

56. Yang (M.-L.), « Women's Pages or People's Pages: The Production of News for Women in the *Washington Post* in the 1950's », *Journalism and Mass Communication Quarterly*, 73 (2), 1996.

57. Douglas (M.), *De la souillure*, Paris, La Découverte, 1992.

58. Baudelot (C.), Establet (R.), *Allez les filles*, Paris, Le Seuil, 1992.

du journalisme français resté masculin, et parfois machiste⁵⁹, jusqu'au seuil des années 1980.

Les relations de travail comme mécanismes de redoublement de la domination sexuelle

Comprendre la répartition des compétences entre sexes dans une rédaction suppose aussi de prendre en compte les données les plus quotidiennes de l'organisation du travail. Ce thème est revenu comme un leitmotiv lors des entretiens. Accéder aux positions hiérarchiques dans une rédaction suppose, au-delà des contraintes professionnelles déjà fortes du journalisme, un rapport presque militant au travail. Une journaliste ayant fait l'expérience d'un service politique évoque le « toujours plus » d'investissement qui caractérise un modèle masculin de réussite professionnelle, avec sa surenchère dans les horaires tardifs, socialement peu praticables pour une femme ayant des enfants. Toutes nos interlocutrices suggèrent le coût prohibitif de cet engagement professionnel sur les vies privées et familiales⁶⁰, la déstructuration des relations personnelles qui en résulte. Toutes donnent de nombreux exemples des difficultés que rencontre une femme à accéder à des responsabilités. « Au service international vous faites d'abord du desk, puis ensuite la tradition c'est d'être correspondant à l'étranger... alors évidemment mieux vaut être célibataire ou c'est difficile. Mais il y a des femmes qui le font... ». « Le service politique, il faut suivre les campagnes, il y a les séances de nuit au Parlement... c'est dur... dur pour les hommes, et donc pour les femmes... » Si la seule journaliste-cadre rencontrée dans notre enquête insistait pour récuser toute vision simpliste ou misérabiliste de la situation des femmes, elle remarquait au passage qu'elle avait dû renoncer à la première offre de promotion qui lui avait été formulée à un moment précoce de sa carrière : « Je voulais avoir un gosse. »

La façon dont l'organisation du travail et des services entre en interaction avec la variable du genre peut aussi tenir à des rapports de pouvoir externes au journal, dans les relations avec les sources en particulier. Au sein des services politiques, certains témoignages féminins soulignent la fascination masculine pour les jeux de pouvoir, une forme d'adhésion au jeu et aux enjeux de la lutte politique qui tend à en faire de initiés, à susciter une forme d'adhésion à la fois ludique et profondément sérieuse, d'*illusio* qui les associe aux préoccupations de professionnels de la politique. « Ils [les journalistes hommes] sont "dedans". Je me souviens de suivre Chirac pendant la

59. Cf. les témoignages de femmes ayant pu accéder au statut de grands reporters et correspondants de guerre dans *Télérama* du 11 janvier 1989.

60. Le pourcentage de personnes mariées est inférieur à la moyenne nationale chez les journalistes, ceci plus sensiblement chez les hommes (33 % contre 49 % de la population pour 37 % contre 46 % de la population chez les femmes).

présidentielle lorsqu'il était au plus bas dans les sondages. C'était une réunion dans la Creuse. Madelin était venu avec lui. Un collègue homme aurait sans doute d'abord réagi à la présence de Madelin, à sa signification. Moi ce qui me frappait, c'était cette foule de gens venus manger avec Chirac, l'atmosphère⁶¹. » Comme le souligne Pierre Bourdieu : « *L'illusio* qui est constitutive de la masculinité et au fondement de toutes les formes de la *libido dominandi*, c'est-à-dire de toutes les formes spécifiques d'*illusio* qui s'engendrent dans les différents champs. Cette *illusio* originaire est ce qui fait que les hommes (par opposition aux femmes) sont socialement institués de manière à se laisser prendre, comme des enfants, à tous les jeux qui leur sont assignés dont la forme par excellence est la guerre⁶². » On peut penser, dans le cas du journalisme politique, que cette forme masculine d'adhésion au jeu contribue probablement à la finesse, à la sophistication des analyses des luttes partisans, des stratégies ouvertes aux acteurs des compétitions électorales, genres où les plus consacrés sont des journalistes masculins. À l'inverse, le moindre investissement des femmes dans les jeux de pouvoir dont elles sont exclues leur donne le « privilège négatif » de la lucidité des exclu(e)s. « Elles peuvent en voir la vanité... considérer avec une indulgence amusée les efforts désespérés de l'homme enfant pour faire l'homme et les désespoirs où le laissent ses échecs⁶³. » Cette donnée n'est pas sans lien avec le ton plus distant, la sensibilité au quotidien et au prosaïque des approches féminines « idéal-typiques ».

La relation au sources s'inscrit dans une tension. Celle, fréquente, d'une *illusio* partagée, d'abord par les hommes, avec les agents du champ social (politique, sport, etc.) qu'ils couvrent. Mais cette logique de partenariat est inséparable de la rivalité et de tensions. Lorsqu'elle peut prendre des formes ouvertement conflictuelles ou agressives cette relation suscite la prise de distance d'une partie des journalistes femmes : « Les femmes, elles n'ont pas le syndrome des "affaires". Je ne parle pas des vraies affaires, avec des condamnations. Mais sortir des rapports, des "affaires", même quand il n'y a rien. Cela c'est homme⁶⁴. » Un des entretiens nous a mis en présence d'une interlocutrice à qui s'ouvrait une possibilité d'intégration à un service prestigieux et très masculin d'investigation d'un quotidien parisien. Elle demandera elle-même à en sortir, s'y trouvant très mal à l'aise. « Lorsque j'écrivais "M. Z a fait telle chose" dans une affaire de corruption, et alors même que je trouvais important de rendre publics ces abus, je ne pouvais m'empêcher de penser à Z, aux dégâts que pouvait faire ce que j'écrivais. » [...] « Et puis c'est un rapport particulier aux sources, avec une dimension de pouvoir, de collusion. La source dit : si vous publiez cela avant mardi, je

61. Entretien 5, 5 février 1997, femme, *Le Monde*.

62. Bourdieu (P.), « La domination masculine », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 81, 1990, p. 23.

63. *Id.*, p. 24.

64. Entretien 10, femme, diplômée d'école de journalisme, *Le Parisien*.

vous dirai ce que mon client a déclaré au juge... Il y a des rapports de force. Il faut être fort pour répondre à quelqu'un au téléphone à neuf heures "Je vous emmerde, peu importe votre réputation, je vais publier ce que je sais". C'est un jeu pour "mecs qui en veulent". Ils sont dedans jour et nuit. Il faut être à la fois journaliste, un peu flic, un peu justicier, un peu juge d'instruction. Tout un côté ludique qui est masculin. [...] Mais pour moi le quotient de pouvoir dans ce jeu était un frein, une gêne. Je devenais mauvaise⁶⁵. »

Il n'est donc pas besoin de postuler un monde professionnel prodigieusement machiste pour expliquer la position encore souvent dominée des journalistes femmes. Le fonctionnement ordinaire de l'entreprise de presse suffit à exercer une discrimination. En exigeant un investissement dévoreur de vie privée, en valorisant l'investissement sur les jeux de pouvoir auxquels s'intéressent les rubriques nobles, parfois une participation indirecte à ceux-ci, l'idéal professionnel du grand journaliste produit des chances de réussite inégales selon les genres. Il favorise les hommes. Il incite les femmes désireuses de réussir des carrières rapides à une forme de mimétisme sur le modèle masculin⁶⁶. Il ralentit les carrières des femmes soucieuses de contribuer à une forme de couverture de l'actualité marquée par leur identité de genre, ou les cantonne dans des rubriques et des registres souvent tenus pour subalternes. Les analyses féministes suggèrent même avec pertinence une forme de logique de *double-bind* puisque, en dehors même de ces dimensions quasi militantes de l'engagement professionnel, ce sont jusqu'aux composantes « bureaucratiques » de l'univers journalistique qui peuvent défavoriser les femmes. L'analyse féministe suggère en effet les dimensions « masculines » de l'idéal-type weberien de l'organisation bureaucratique à travers la construction d'une frontière étanche entre rôle public et vie privée, la neutralité affective, la rétention émotionnelle⁶⁷. L'idéal professionnel d'impartialité du journaliste, de distanciation, est à cet égard homologue au modèle bureaucratique. On ne le notera pas pour ouvrir une énième discussion sur l'objectivité journalistique, mais pour relever que cet impératif de distanciation a pu contribuer à rendre journalistiquement inutilisables certains traits de l'habitus féminin, liés à une moindre rétention émotionnelle, à des schèmes de division distincts du public et du privé.

65. Entretien 7, débutante, diplômée d'école de journalisme, *Le Monde*.

66. Mimétisme qui se renforce souvent de l'intériorisation par des femmes journalistes de schèmes de pensée typiquement androcentriques. Cf. le témoignage d'A. Pailler dans Serjenian (E.), dir., *Femmes et médias*, Paris, L'Harmattan, 1995, ou l'article de B. Gurney (« Il faut y aller à la barbare ! », *Le Monde*, 19-20 mars 2000) qui rend compte d'une réunion de militantes « vertes » en accordant à leurs coiffures et élégance une place difficilement imaginable s'il s'était agi de candidats masculins.

67. Davies (C.), « The Sociology of Professions and the Profession of Gender », *Sociology*, 30 (4), 1996.

On voit ainsi que ce qui peut être objectivé comme différence liée au genre dans les façons de pratiquer le journalisme peut en fait relever de trois séries causales au moins : des stéréotypes de rôles sexuels socialement construits, des modalités diverses d'intériorisation ou de refus de ces rôles dans des subjectivités... et les effets des hiérarchies professionnelles qui, associant souvent le féminin au dominé, font aussi penser comme relevant d'une « nature » ou d'un habitus féminin des pratiques et des attitudes qui révèlent davantage toute position dominée. Le cas du journalisme vient confirmer la pertinence des analyses de Joan W. Scott sur le genre comme élément central de médiation dans la construction des rapports de pouvoir⁶⁸. L'image d'un mécanisme clos, auto-entretenu de construction des relations de pouvoir s'impose ici. L'appartenance au genre féminin a pour effet tendanciel de rendre plus difficile l'accès aux postes de responsabilités. La formule selon laquelle pour atteindre un niveau donné de responsabilité une femme doit manifester plus de compétence est revenue comme une évidence et un leitmotiv dans les entretiens. Or, la distance aux rubriques nobles et aux postes de responsabilité augmente la probabilité de fréquenter des personnages moins prestigieux, plus anonymes, de pratiquer de « petits » reportages, de restituer des tranches de vie... bref de produire certains des traits d'une pratique féminine du journalisme, dont on voit ici qu'elle doit autant aux rapports de pouvoir professionnel qu'aux différences d'habitus liées au genre. Si les femmes écrivent ce qu'elles écrivent, cela peut exprimer une « sensibilité » ou un habitus féminin, mais aussi le fait qu'elles ne sont pas en situation d'écrire autre chose dans un système de contraintes lié à des postes de travail⁶⁹.

On peut en trouver un début de vérification dans le fait – relevé dans notre corpus d'articles – que les journalistes masculins dont les papiers peuvent sembler les plus proches de ceux de leurs consoeurs, sur des points comme l'importance des microreportages ou l'intervention sur des terrains liés au « quotidien », sont souvent dans des positions hiérarchiquement inférieures : correspondants, travaillant parfois à la « pige », ce qui les pousse à multiplier les papiers d'ambiance, débutants affectés à des rubriques moins prestigieuses dans un marché de l'emploi marqué par un chômage croissant des journalistes.

68. Scott (J. W.), *Gender and the Politics of History*, New York, Columbia University Press, 1988, p. 44 en particulier.

69. L. Van Zoonen développe une analyse similaire à propos des journalistes femmes aux Pays-Bas (*Feminist Media Studies*, *op. cit.*, chapitre 4). On ajoutera que cette forme « vocationnelle » de « choix » par les femmes des postes que la domination masculine leur réserve n'est pas exclusive dans certains sous-univers journalistiques de rappels à l'ordre plus explicites dont témoignent par exemple la lourde dérision que durent subir les premières femmes journalistes dans le domaine du football.

Des avancées ambivalentes

Le sacre du « féminin » ?

Prendre au sérieux le genre comme construit social, comme médiation centrale dans les relations de pouvoir, c'est être attentif au double mouvement de ses redéfinitions et de la modification des structures d'interdépendances dans lesquelles il produit des effets. Des femmes journalistes ont déjà conquis une légitimité et une influence dans des rubriques importantes. Plus encore, elles ne sont pas condamnées à un éternel choix entre endosser pour réussir les habits du journaliste masculin, ou innover dans le seul espace rédactionnel de rubriques mineures. Une lecture plus dynamique des matériaux de cette recherche, insistant en particulier sur les effets des difficultés économiques de la presse écrite et sur les stratégies commerciales (en tous les sens du terme) qu'elle déploie pour y faire face, met alors en évidence une structure d'opportunité qui a pu transformer certaines formes « féminines » d'écriture journalistique, de spécialisations jusque-là dévaluées, en outil de construction d'un rapport de force plus favorable.

Trois séries de facteurs se sont conjuguées depuis le début des années 1980, pour créer les conditions d'une redéfinition des contenus de la presse d'information. Il s'agit en premier lieu de la crise de la presse quotidienne (et à un degré moindre des hebdomadaires d'information). Les difficultés de la presse française sont connues : faible lectorat, prix de ventes élevés, vieillissement des modèles éditoriaux, gestion souvent archaïque⁷⁰. Elles se sont accrues depuis dix ans, spécialement du fait de la rétraction des budgets publicitaires. Cette situation a provoqué la mort de titres, l'entrée de puissants groupes économiques dans le capital d'autres, mais aussi une énorme pression vers des innovations presque activistes en matière de rationalisation de la gestion et de quête de formules éditoriales aptes à reconquérir des publics, ce d'autant plus que le développement de services de recherches dans certaines entreprises de presse permettait d'objectiver les pratiques de lecture ou de mieux interpréter les causes de non-lecture de la presse. Un des responsables de la recherche au groupe de presse Bayard résume en deux repères la tendance des innovations éditoriales : « Hypertrophie de la fonction pratique, construction zapping de la mise en page ». Il souligne en particulier que « qualitativement les modes de traitement changent. Les articles partent systématiquement du lecteur et posent les questions dans les termes où les gens se les posent [...] l'expérience remplace de plus en plus l'expertise [...] les problèmes généraux sont

70. Charron (J.-M.), *La presse en France*, Paris, Le Seuil, 1991.

décomposés en une multitude de petits problèmes précis à solution ponctuelle, souvent sans liens entre eux⁷¹ ».

Une seconde donnée tient à la montée de la consommation télévisuelle et à la place centrale graduellement conquise par la télévision dans le champ des médias. Celle-ci fonctionne à la fois en France comme foyer du développement de logiques purement économiques et comme modèle de mise en forme de l'information dont s'inspire la presse écrite⁷², via la montée de l'infographie, la contraction fréquente des formats des articles, la valorisation du sensationnel et de l'émotionnel, la quête d'une plus forte dimension « phatique » des textes, plus colorés, plus accrocheurs. Les pressions poussant à une évolution des contenus de la presse et des pratiques journalistiques tiennent enfin à un ensemble complexe de phénomènes (chômage de masse, opacité des processus d'internationalisation, multiplication des « affaires », désenchantements liés aux alternances politiques, etc.). Ceux-ci ont contribué à produire une défiance accrue à l'égard du fonctionnement du monde politique et de son mode de hiérarchisation et de traitement des enjeux, vis-à-vis desquels l'agenda médiatique, et le traitement de l'information – politique en particulier – n'étaient pas sans homologues.

La conjonction de ces facteurs était de nature à réévaluer positivement les rubriques dans lesquelles les femmes étaient fortement présentes, à donner aux modèles idéal-typiques d'écriture « féminine » une nouvelle légitimité. La défiance croissante à l'égard du personnel politique conduisait à valoriser l'usage d'un ton moins déférent, moins sacralisant. Une enquête menée par *Libération* auprès des jeunes lecteurs occasionnels faisait constater à un journaliste du service politique : « Ces jeunes lecteurs détestent la violence, y compris dans l'écriture. Si on est méchant, ils ne lisent pas. Mais ils aiment bien l'ironie douce⁷³. » L'affaiblissement des clivages entre gauche et droite parlementaires, la polarisation de l'information politique sur les personnalités médiatiques, la montée des rubriques *people* aboutissaient à renforcer une approche de la politique plus attentive aux personnalités. Un journaliste d'*Aujourd'hui* indiquait en 1993 : « Nous essayons de mettre au point des interviews d'hommes politiques, disons plus humains, moins abstraits, plus *people* [...] On a fait un bon entretien avec Balladur en le prenant par les sentiments, en lui demandant ce qu'il aimait, en le faisant

71. Barbier-Bouvet (J.-F.), « Crise de la lecture ou lecture de crise ? », *Médias-Pouvoirs*, 34, 1994.

72. Cette formulation demanderait en réalité des nuances. Si le journalisme de télévision est presque partout marqué par l'intégration croissante des impératifs de rentabilité, les processus d'imitation peuvent aussi fonctionner de la presse écrite vers l'audiovisuel, avec l'attrait qu'exerce la réussite des « tabloïds » britanniques sur les stations de télévision de ce pays (cf. Cottle (S.), *TV News, Urban Conflict and the Inner City*, Leicester, Leicester University Press, 1993), ou, à un degré moindre la référence au modèle du *Parisien* dans les rédactions des grands réseaux généralistes.

73. Entretien 2, 22 juillet 1993, homme cadre, service politique, *Libération*.

parler du métier politique et de lui. Cela donne une interview plutôt rigolote⁷⁴. »

Les études d'audience et le succès rencontré par de nouveaux magazines à finalité pratique⁷⁵ contribuaient également à revaloriser une information plus proche de la vie quotidienne et des effets pratiques des politiques publiques, plus utilitaire. Les rubriques sociales, de vie pratique, de problèmes de société où la présence féminine était plus ancrée s'en sont trouvées revalorisées. C'est la hiérarchie traditionnelle des rubriques qui s'est trouvée graduellement redéfinie, comme le manifeste le volume pris dans *Libération*, *Le Monde* et les hebdomadaires par des pages « Société ». Un des responsables du secrétariat de rédaction de *Ouest-France* soulignait en 1993 : « Il y a eu des évolutions dans la profession. La politique est en recul. Il y a reflux. Pour un journaliste mieux vaut suivre le dossier du sang contaminé que le congrès du parti socialiste. C'est plus intéressant. Aujourd'hui la rubrique "Société" est jugée plus valorisante. La politique a été ramenée à sa place, à sa juste place. C'est une matière noble, mais moins valorisée qu'hier⁷⁶. » Les témoignages des journalistes du *Monde*, tout comme les évolutions objectives de la maquette vont dans le même sens.

Des femmes journalistes ont alors pu profiter des évolutions esquissées ici. D'une part parce qu'elles se trouvaient, proportionnellement plus que leurs collègues masculins, dans les rubriques réévaluées, bénéficiant de la transformation partielle d'un handicap en ressource. Par ailleurs, certaines propriétés de l'habitus féminin (moindre fascination pour les postures de pouvoir, attention plus forte à des enjeux pratiques, moindre rétention émotionnelle) étaient de nature à donner aux journalistes femmes, soucieuses de manifester une identité de genre dans leur rapport à l'écriture, une forme d'atout, de potentiel d'adéquation face aux inflexions éditoriaux venus d'en haut. On ne saurait non plus négliger l'importance, soulignée par Scott, des moments de rupture démographique dans la définition de nouveaux équilibres de pouvoir entre hommes et femmes. Le flux d'entrée dans la profession journalistique est désormais à 50 % féminin. Le poids démographique des femmes dans les rédactions, leur niveau de qualification, leur aptitude à répondre à une demande sociale désireuse d'un journalisme moins ésotérique constituent un puissant jeu de ressources.

74. Entretien 3, 4 août 1993, homme, service politique, *Le Parisien*.

75. Parmi les plus fortes hausses des ventes depuis dix ans figurent en particulier des magazines consacrés à la santé, aux retraités, à la Bourse, à la maison, à la vie des célébrités.

76. Entretien 1, 8 juillet 1993, homme, cadre, *Ouest-France*.

« *Féminin-commercial* » et « *féminin compréhensif* »

L'existence d'une structure d'opportunités favorable aux femmes journalistes n'est cependant pas exempte d'ambivalences. Liesbet Van Zoonen les exprime sous la forme d'un paradoxe en suggérant que si l'information prend une orientation « féminine » semblable processus ne porte pas automatiquement en lui la consécration des attentes qu'avaient entendu valoriser les femmes journalistes soucieuses de revendiquer une marque féminine sur l'information⁷⁷. La « féminisation » de la presse est pour Van Zoonen le résultat d'une convergence objective. Les logiques des entreprises de presse ont poussé, à des fins fondamentalement marchandes, vers la valorisation de l'information pratique, de la prise en compte des attentes attribuées aux publics, et en particulier d'une réhabilitation de la dimension émotionnelle, parfois du sensationnalisme. Or la plupart de ces attentes trouvaient un répondant privilégié chez des journalistes femmes pour les multiples raisons qu'a tenté d'éclairer cet article. Comme le souligne Meryll Aldridge à propos de la presse britannique, la valorisation des compétences féminines ne relevait dans les entreprises de presse d'aucune adhésion à un quelconque discours féministe, mais d'un calcul rationnel sur l'apport des femmes pour la reconquête d'un lectorat, féminin en particulier. Ce dernier point n'est d'ailleurs pas une singularité britannique. La thèse récente de Sylvie Debras met en évidence la moindre lecture des quotidiens français par les femmes (9 % lisent chaque jour un quotidien national et 35 % un quotidien régional contre 17 % et 41 % pour les hommes). Elle souligne combien la presse vise « un lecteur universel masculin traditionnel » *via* la politique, le sport et l'économie alors que les attentes des lectrices se fixent davantage sur la vie quotidienne, la culture, la santé, les conditions de vie, sur l'attente d'une information plus concrète, plus émotionnelle⁷⁸. Est-il besoin de souligner combien ces attentes latentes correspondent à ce que cette recherche identifie comme les domaines où a pu se déployer une contribution féminine spécifique au journalisme contemporain ?

Mais les ambitions des journalistes femmes les plus soucieuses d'une contribution féminine singulière ne sont pas réductibles à la satisfaction de logiques d'audience, à l'acceptation de l'assignation à une fonction inédite de séductrice dans laquelle une restitution plus émotionnelle des temps forts de vies ordinaires serait l'équivalent fonctionnel des exercices de séduction de l'affichage publicitaire. La revendication d'un journalisme féminin recelait une double visée compréhensive : comprendre et faire comprendre le vécu et les attentes des agents sociaux ordinaires ; faire basculer le centre de gravité du journalisme de l'analyse des grands choix collectifs et des

77. Van Zoonen, « One of the Girls?... », art. cité.

78. Debras (S.), *Lectrices au quotidien*, Thèse de Sciences de la communication, Université Paris-II, 2000.

moments de luttes et de solennité qui aboutissent à la décision vers un aval du choix qui concerne son impact sur les vies ordinaires. Outre ce que cette ambition doit aux dispositions d'un habitus féminin, elle trouve aussi une part de ses déterminations dans le niveau élevé de scolarisation, souvent associé à une familiarité avec les sciences sociales d'une part importante des entrantes. Ce point vise à suggérer l'ampleur de l'écart qui peut séparer l'ambition d'un journalisme féminin compréhensif – qui chercherait à travers une écriture ethnographique ou intimiste à inventer quelque chose qui ressemble à *La misère du monde* ou à une microsociologie inspirée de Chicago dans l'espace du journalisme⁷⁹ – de la mobilisation commerciale des compétences et de l'économie émotionnelle féminine que théorise Hochschild. Les discours des attentes du public, de la valorisation de l'émotion et du concret sont souvent devenus, dans le réseau des contraintes économiques de l'entreprise de presse, l'alibi d'une quête d'audience parfois racoleuse, d'un écrasement de toute visée explicative sous la couleur locale ou le détail vériste, d'une valorisation de l'émotion plus proche du registre du mélo que d'un instrument d'empathie et de compréhension. « Les femmes journalistes qui avaient exprimé voici dix ans le besoin de plus de place pour le *human interest*, les émotions et la compassion dans l'information, n'auraient pas pensé dans leurs pires cauchemars qu'on pût en arriver là⁸⁰. » De façon similaire, la revendication d'un service du public peut aussi fonctionner comme le cheval de Troie d'un brouillage des frontières entre les fonctions de journaliste et d'attaché de presse. « Je reçois tous les jours des coups de téléphone d'entreprise pour présenter des produits... mais ce n'est pas de l'information, on me demande de faire du publi-rédactionnel ! Ou alors je fais *Femme pratique*... Pourquoi pas ? Mais ce n'est plus du journalisme⁸¹. »

Van Zoonen note en des termes qu'elle qualifie elle-même de « trop tranchés » : « C'est le contenu et le style de l'information comme genre qui déterminent si des hommes ou des femmes travailleront dans le journalisme et ce ne sont pas les journalistes, hommes ou femmes, qui déterminent ce que le contenu et le style de l'information sera. » Sans omettre ce que cette opposition de styles journalistiques doit aussi au capital culturel des journalistes et des lecteurs, il serait possible de donner une lecture sexuée de la dichotomie « Story » vs « Information » posée par Michael Schudson à partir de la presse américaine des années 1890⁸². Le modèle de l'« Information » du *New York Times*, distancié, refuse les facilités de

79. Le rapprochement s'impose aussi avec l'idéal d'une « information à perspectives multiples » que Gans développe dans le chapitre final de son *Deciding What's News*, New York, Vintage, 1980.

80. Van Zoonen, « One of the Girls?... » art. cité, p. 17.

81. Entretien 10.

82. Schudson (M.), *Discovering the News. A Social History of American Newspapers*, New York, Basic Books, 1978.

l'émotion ou du sensationnel, valorise une information économique vers les milieux d'affaires, couvre le monde des activités « sérieuses » (affaires, politique) contre l'univers domestique. Il valorise aussi un modèle de lecteur rationnel, un journalisme froid et avare en expression des affects, connoté au « masculin ». A l'inverse le modèle « Story » du *New York World* prend le parti de narrativiser l'information, fait la part belle à l'émotionnel. Il décrit un monde imprévisible et ballotté par la nouveauté, accorde beaucoup d'importance à la vie locale au point de fonctionner comme outil pratique d'intégration des immigrants dans la cité. Une équation « story = féminin » serait réductrice, d'autant plus que le monde journalistique repose alors, tous titres confondus, sur les mythologies machistes du dur à cuire, buveur et séducteur. Reste que l'attention aux enjeux pratiques, la légitimation de registres émotionnels, la place de l'information pratique et domestique, peuvent être associées à des polarités féminines⁸³, et que les premières femmes à se faire un nom dans le journalisme nord-américain (comme Elisabeth Cochran) y parviennent dans ce type de papiers. L'une des tendances les plus nettes des évolutions récentes de l'écriture de presse en France aura été de réhabiliter diverses déclinaisons du modèle « Story⁸⁴ ».

Les évolutions qui ont récemment permis aux femmes de contribuer au renouvellement du journalisme d'information générale ne sont donc pas une manière de consécration d'un féminisme journalistique. Elles traduisent des réorientations théorisées à l'aide d'études auprès du lectorat, mises en œuvre par des choix stratégiques définis par les états-majors (principalement masculins) des entreprises de presse. Ces évolutions n'offrent donc en aucun

83. Qui renvoient aussi aux débats conduits par les travaux féministes en littérature sur l'existence d'une affinité entre les femmes et les registres de la fiction (Simons (J.), Fullbrook (K.), eds, *Writing: a Woman's Business. Women, Writing and the Marketplace*, Manchester, Manchester University Press, 1998). Dans un recueil relatif à l'édition grand public, ces deux auteurs analysent un mécanisme homologue à celui évoqué ici. Elles rappellent la difficulté des femmes écrivains à accéder aux positions de légitimité dans le champ littéraire (« Voici un livre important affirme la critique parce qu'il traite de guerre. Cet autre est insignifiant puisqu'il parle des sentiments d'une femme dans un salon. Une scène sur un champ de bataille est plus importante qu'une scène dans une boutique », Virginia Woolf). Elles notent aussi la capacité des femmes écrivains à s'adapter aux attentes du grand public, adaptation qui est à la fois le résultat contraint de leur position dominée et le fruit de leurs savoir-faire spécifiques dans la restitution des émotions, la capacité à mettre en récit les affects et les tensions des vies ordinaires. Cf. aussi l'apport du livre de Mauger (G.), Fossé-Poliak (C.), Pudal (B.), *Histoires de lecteurs*, Paris, Nathan, 1998, sur les liens du genre et de la lecture.

84. Les stratégies éditoriales passent en fait, dans les quotidiens « de qualité », par une mobilisation de l'ensemble des registres de l'écriture de presse, destinée à répondre aux attentes d'une grande diversité des segments du public. Le cas du *Monde* est très explicite. La montée de nouveaux types de contribution relevant du modèle « Story » ou de l'information pratique s'y est aussi accompagné d'une extension et d'un renouvellement des registres « Information » depuis le développement d'un journalisme d'investigation, en passant par l'introduction de rubriques jusque-là quasi-absentes (football) ou l'invention de registres inédits de commentaire *via* la critique de télévision. Les protagonistes de cet autre versant des changements de la presse quotidienne sont cette fois essentiellement des hommes.

cas des niches éditoriales dont l'occupation serait par essence réservée aux femmes. En raison de leur socialisation ou de diverses propriétés sociales, des journalistes hommes peuvent être parfaitement capables de produire un type de journalisme correspondant aux caractéristiques stylisées ici comme féminines. La valorisation de nouveaux registres d'écriture amène aussi l'ensemble des journalistes, hommes ou femmes, à prendre acte des impératifs rédactionnels et à s'y adapter. Largement construite par des femmes, la rubrique « Profil » de *Libération*, née à l'automne 1994, était pendant ses trois premiers mois d'existence rédigée dans 47 % des cas par des journalistes féminines. Devenue très valorisante par son succès, sa place en dernière page et l'accroche d'une photo en couleur, elle était rédigé par des hommes dans plus des deux tiers des cas aux derniers trimestres de 1995 et 1996.

Notre matériau invite aussi à éviter une asymétrie banale et méthodologiquement inacceptable : ne penser la construction sociale du genre qu'au féminin. La rubrique politique, l'international, le travail d'éditorialiste peuvent correspondre à des dispositions masculines. Ils attirent aussi les hommes parce qu'ils sont des symboles de consécration, des lieux de pouvoir professionnel, des genres qui permettent de déployer un métadiscours sur le monde social. Dès l'instant où s'opère un déplacement de l'attention des lecteurs ou des lieux de la prise de parole journalistique la plus légitime, les énergies professionnelles masculines se redéplient aussi vers ces lieux, quitte à y intégrer des manières d'être journalistes en bonne part inventées par des femmes.

Trois ponctuations peuvent conclure ces éléments d'analyse sur la féminisation du journalisme. Le premier consistera à y trouver la confirmation de l'utilité d'une approche *gendered*, d'une démarche qui ne fasse pas du genre une spécialité académique supplémentaire, avec ses propriétaires, mais la clé d'un surplus de compréhension de tout fait social. Le second sera de relever l'un des paradoxes des combats multiformes et quotidiens menés par les femmes. Les résistances à la cause des femmes ont été à juste titre soulignées. D'autres dispositifs d'opposition mériteraient un regard aussi attentif : mimétisme contraint sur des modèles masculins, captation des compétences et spécificités féminines pour les fins, rarement féministes, des institutions où les femmes s'investissent. On pourra enfin s'interroger, sur un mode plus prospectif, sur ce que pourraient être les conditions sociales de réussite de ce que nous avons labelisé comme le « féminin-compréhensif », comme éclairage de l'actualité à partir des vécus ordinaires, démarche à la fois empathique et réflexive de compte rendu de la vie des sociétés. La lente et régulière modification de l'équilibre femmes/hommes dans la profession ne saurait en être la condition suffisante. Comme tous les changements des pratiques journalistiques celle-

ci est désormais fortement tributaire d'impératifs économiques⁸⁵. De plus en plus de titres et de médias sont aujourd'hui intégrés à des puissants groupes économiques qui cherchent une rentabilité forte de toutes leurs composantes. Cette logique conduit graduellement à la montée de nouveaux contrats de lecture qui valorisent chez le lecteur les figures du consommateur, l'appel à une communauté émotionnelle qui occulte la dimension analytique. La résistance à ces évolutions de l'information que Jean Charron et Jean de Bonville ont désigné comme « journalisme de communication⁸⁶ » suppose entre autres une capacité des journalistes, hommes et femmes, à définir d'autres conceptions de leur métier et à s'organiser collectivement pour construire des rapports de force qui leur permettent de peser sur la définition des contenus rédactionnels. Les effets combinés de ces impératifs économiques et d'une rationalisation du travail journalistique sont spécialement visibles, comme on a tenté de le suggérer, dans la normalisation de formats d'écriture. Les progrès d'une objectivation des comportements des audiences ont ébranlé des routines éditoriales, revalorisé une prise en compte du public. Ils ont tout aussi efficacement créé de nouvelles routines, dans la vision utilitariste et techniciste d'un lecteur abstrait, voué à décrocher de tout message plus copieux qu'une dictée de CM2. L'un des terrains de mobilisation des journalistes peut précisément se situer dans la recherche d'une prise en compte moins mécaniste des attentes latentes des publics, comme peut le suggérer le *Public Journalism* aux Etats-Unis. La difficile avancée des possibilités d'écriture d'un journalisme féminin doit aussi à d'autres facteurs indépendants du genre. La quasi OPA des instituts d'études politiques sur le recrutement des écoles de journalistes n'a pas desservi les postulantes femmes. Elle a aussi contribué à un recrutement très homogène de journalistes dont le sens commun doit plus à l'apport d'une pensée BHL-Julliard-Minc, apte à formaliser en temps réel tout débat dans une solution concentrée d'air du temps plus qu'à déconstruire les fausses évidences des problèmes publics ou qu'à mobiliser une connaissance sensible et informée de la diversité du monde social. S'il tend à standardiser le discours de presse, ce recrutement très homogène dessert aussi l'expression de voix féminines originales.

85. Le Floch (P.), Sonnac (N.), *Economie de la presse*, Paris, La Découverte, 2000.

86. Charron (J.), De Bonville (J.), « Le paradigme du journalisme de communication. Essai de définition », *Communication*, 17 (2), 1996.